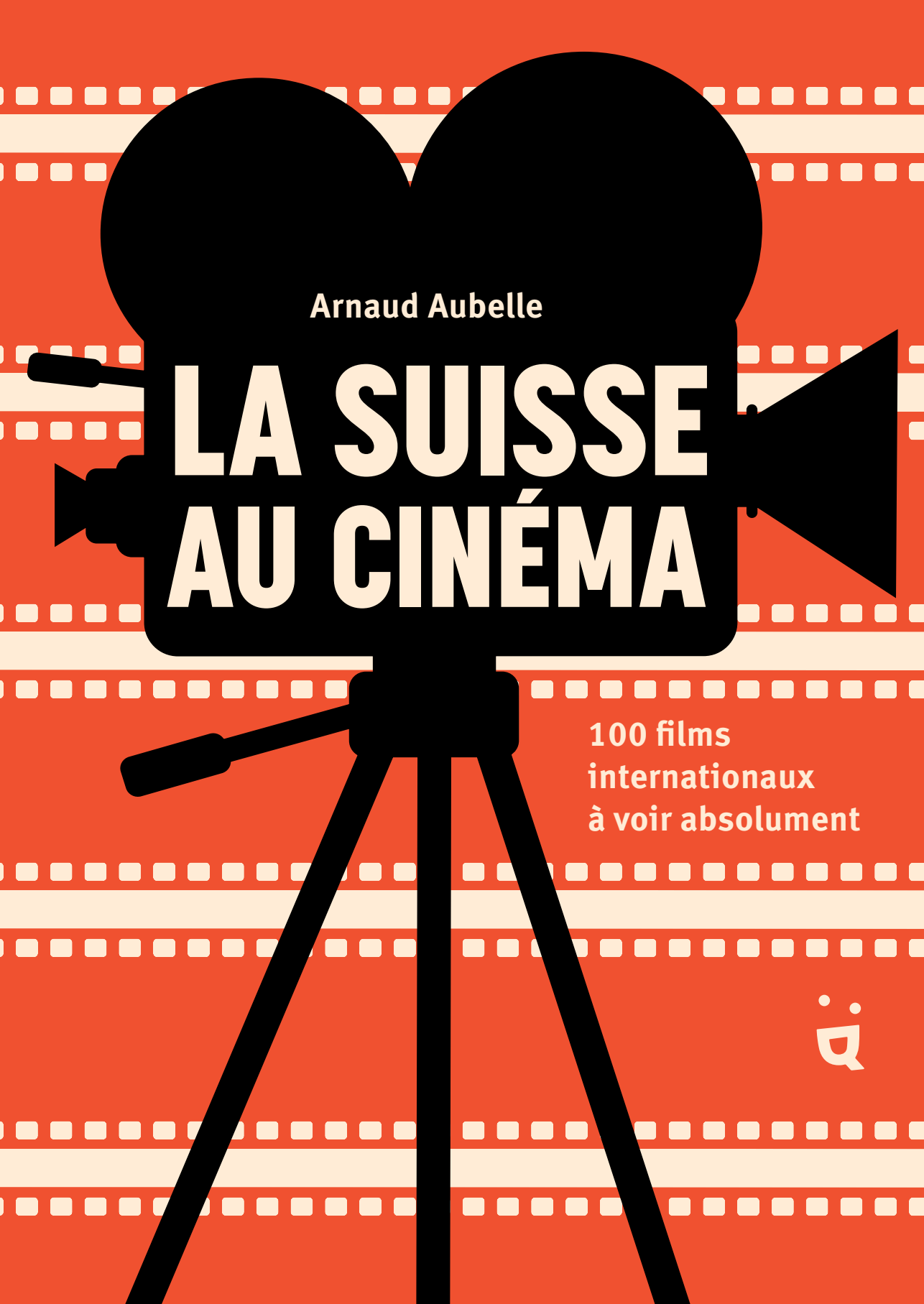




Arnaud Aubelle

LA SUISSE AU CINÉMA

100 films
internationaux
à voir absolument



MERCI POUR LE CHOCOLAT

RÉALISATEUR Claude Chabrol

AVEC Isabelle Huppert, Jacques Dutronc, Anna Mouglalis

GENRE Thriller

PAYS France, Suisse

ANNÉE 2000

DURÉE 1 h 41 min

LIEU Lausanne



Au décès de sa seconde épouse, André se remarie avec celle qui fut sa première femme, Mika, riche propriétaire d'une chocolaterie. Le couple vit avec le fils d'André, à qui Mika prépare chaque soir une tasse de chocolat chaud...

L'AVIS

Habitué à détricoter les névroses et les secrets des nantis, Claude Chabrol ne pouvait qu'être attiré par la Suisse et sa prospérité. Dès 1997, dans *Rien ne va plus*, la finance helvétique constituait le point de départ des tribulations d'Isabelle Huppert et Michel Serrault, un duo d'arnaqueurs qui papillonnait des Alpes à la Guadeloupe. Avec *Merci pour le chocolat*, le réalisateur s'ancre cette fois pour de bon sur les rives du Léman.

Le film constitue une forme de quintessence de l'art chabrolien et, en ce sens, une bonne porte d'entrée pour qui

ne connaîtrait pas son cinéma. Tout y est : le cadre étouffant d'une demeure bourgeoise, le poids du passé, les jeux de dupes et, bien sûr, Isabelle Huppert, l'une des actrices fétiches du cinéaste. Plus ambivalente que jamais, celle-ci recouvre le film comme un voile, la folie étouffée sous la respectabilité.

Cette ambivalence, c'est aussi celle de Chabrol lui-même. Sa filmographie foisonnante et son image de bon vivant font parfois oublier à quel point son cinéma constitue, dans ses meilleurs films, un sommet d'humour noir, d'acuité sociale et de fascination morbide. Si *Merci pour le chocolat* n'atteint pas les cimes de *Violette Nozière* ou du *Boucher*, il demeure peut-être le dernier film dans lequel il dépeint si bien la dimension mortifère de l'opulence, filmant la bourgeoisie comme une maladie incurable et les maisons de maître comme des mausolées. Beau comme un bouquet de chrysanthèmes.



« *J'ai une vraie puissance dans ma tête. Je calcule tout.* »

LA TOUCHE SUISSE

Des bateaux voguant sur le Léman à la fabrique de chocolat, difficile de faire plus suisse ! Chabrol use à merveille des décors uniques de Lausanne, depuis les rives d'Ouchy jusqu'aux hauteurs de Sauvablin. La magnifique villa qui sert de cadre au film a appartenu à David Bowie.

POURQUOI LE (RE)VOIR

- ★ Le duo Huppert-Dutronc, glaçant
- ★ L'un des derniers grands films de Claude Chabrol

LE RETOUR DE LA PANTHÈRE ROSE



TITRE ORIGINAL

The return of the Pink Panther

RÉALISATEUR Blake Edwards

AVEC Peter Sellers, Christopher Plummer, Catherine Schell

GENRE Comédie

PAYS Royaume-Uni, États-Unis

ANNÉE 1975

DURÉE 1 h 53 min

LIEU Gstaad

La Panthère Rose, un diamant à la valeur inestimable, a de nouveau disparu. L'inspecteur Clouseau mène l'enquête.

L'AVIS

Bien avant OSS 117 sévissait déjà sur les écrans un enquêteur français, pédant et gaffeur. L'inspecteur Clouseau, incarné par Peter Sellers, repart en mission armé de son improbable accent français et de sa science du déguisement raté. Pour Blake Edwards, le réalisateur, ce retour tombe à pic. Après plusieurs films accueillis tièdement, il lui permet de renouer avec le succès.

L'introduction est irrésistible : une scène de cambriolage au découpage parfait, précédée du célèbre générique dans lequel la Panthère Rose fuit Clouseau au rythme du thème musical culte d'Henry Mancini. Si l'intrigue est classique, sa sobriété offre un contrepoint aux excès des scènes comiques et au grotesque hors norme du personnage de Clouseau.

Un aspirateur, une baignoire, une sonnette : un rien lui suffit pour détruire son environnement et faire de la domesticité le théâtre de tous les dangers. C'est dans ces séquences que le film trouve sa réussite, étirant les idées comiques toujours un peu plus que nécessaire, provoquant le rire en même temps qu'un délicieux malaise. Derrière la bouffonnerie se cache la finesse d'un art, celui de l'apocalypse miniature, du chaos parfaitement réglé.

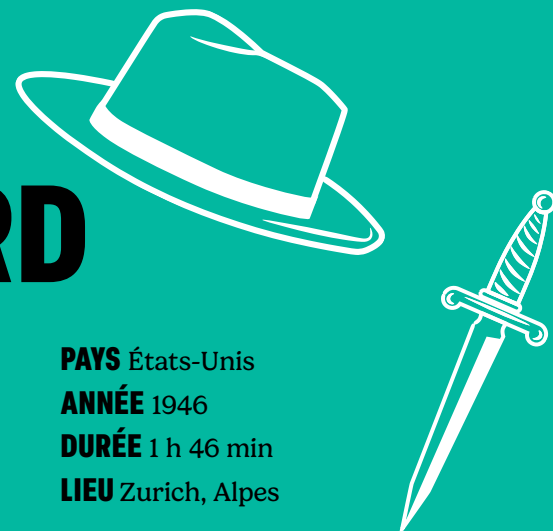
LA TOUCHE SUISSE

Les séquences se déroulant en Suisse ont été tournées au Gstaad Palace. Blake Edwards et son épouse Julie Andrews connaissaient bien la station pour y posséder un chalet.

POURQUOI LE (RE)VOIR

- ★ Peter Sellers et son art du *slapstick*
- ★ L'un des meilleurs épisodes de la série

CAPE ET POIGNARD



TITRE ORIGINAL *Cloak and Dagger*

RÉALISATEUR Fritz Lang

AVEC Gary Cooper, Lilli Palmer

GENRE Espionnage

PAYS États-Unis

ANNÉE 1946

DURÉE 1 h 46 min

LIEU Zurich, Alpes

Durant la Seconde Guerre mondiale, la course à l'arme nucléaire fait rage. Un chercheur américain est recruté par les services secrets de son pays.

L'AVIS

Dans la scène la plus célèbre du film, Gary Cooper affronte un agent ennemi à mains nues. Séquence muette, dilatée sur de longues minutes, qui donne à voir la violence physique dans toute sa nudité : des doigts sont tordus jusqu'à la rupture, d'autres enfoncés jusqu'au sang. Cette approche brutale et concrète traverse le film de part en part. La guerre, nous montre Fritz Lang, est affaire d'actes et de prises de décision.

Cape et Poignard s'inscrit dans la tradition du film antinazi dont Lang, qui avait quitté l'Allemagne pour les États-Unis à l'avènement du Troisième Reich, est l'un des principaux représentants. On aurait pourtant tort d'y voir uniquement un film de propagande, tant l'inquiétude qui le traverse est aussi de l'ordre de l'intime. Le film ne

montre pas des héros, mais des êtres qui luttent pour résister à ce qui les dépasse : la raison d'État, le danger, leurs sentiments.

Le film vaut enfin pour son discours sur l'arme atomique, mais la fin souhaitée par Lang, sombre et critique, a été retirée par crainte des réactions du public. L'issue qui la remplace, plus artificielle, n'empêche pas ce film sec et désenchanté de briller comme un diamant noir.

LA TOUCHE SUISSE

Le récit fait escale en Suisse avant de rallier l'Italie. Le pays y joue son rôle de plateforme neutre où pullulent les espions de tous bords. La séquence dans laquelle les Alliés tentent d'exfiltrer une physicienne d'un chalet est l'une des plus marquantes du film.

POURQUOI LE (RE)VOIR

- ★ Un film dense, à la mise en scène tranchante

DAISY MILLER

RÉALISATEUR Peter Bogdanovich

AVEC Cybill Shepherd, Barry Brown, Cloris Leachman

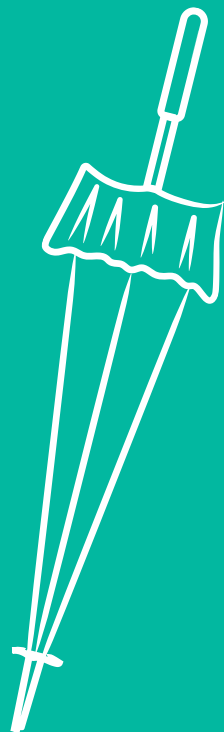
GENRE Drame historique

PAYS États-Unis, Italie

ANNÉE 1974

DURÉE 1 h 31 min

LIEU Vevey et château de Chillon



Fin du XIX^e siècle. Daisy Miller vient des États-Unis avec sa famille pour visiter l'Europe. À Vevey, elle fait la connaissance de Frederick Winterbourne, lui aussi américain, mais ayant vécu l'essentiel de sa vie entre la Suisse et l'Italie. Bien que désarçonné par la liberté d'esprit de Daisy, il tombe sous son charme.

L'AVIS

Lorsque Daisy Miller entre en scène, le personnage surprend par son espièglerie et son débit de paroles. Elle semble d'abord égarée dans ce film en costume et provenir d'une *screwball comedy*, ces productions américaines des années 30 et 40 caractérisées par des dialogues vifs et des personnages féminins indépendants et affirmés. Cet étonnement est partagé par le protagoniste masculin, Frederick, qui, ayant embrassé les valeurs

de la vieille Europe, ne sait sur quel pied danser face à la spontanéité de la jeune Américaine.

Daisy Miller est pour la bonne société européenne une énigme dont seul Frederick semble pouvoir trouver la clé. Mais pour la comprendre, encore faudrait-il qu'il puisse apprendre à la connaître. Or, seule la Suisse lui offre quelques moments en tête à tête avec elle. En Italie, il est confronté à d'autres prétendants, et Daisy est absente chaque fois qu'il lui rend visite. Leurs rares échanges se tiennent dans des salons mondains, qui n'offrent aucune intimité. C'est dans ces instants, comme entre deux portes, que le point d'ancrage émotionnel du film se déplace de Frederick à Daisy. Plus les préjugés auxquels elle doit faire face s'accroissent, plus son authenticité et son indépendance d'esprit irradient. Ce glissement, imperceptible, est le tour de force du film.

Si le terme de « film maudit » est largement galvaudé, *Daisy Miller* en a bel et bien les atours. Cette adaptation d'un roman d'Henry James constitue à sa sortie un cuisant échec commercial. Son réalisateur, Peter Bogdanovich, est soupçonné de n'avoir monté le projet que pour offrir le rôle-titre à sa compagne d'alors, Cybill Shepherd. Cette dernière, qui offre pourtant au personnage une tonalité unique,

est largement critiquée pour son jeu. Le film vaut bien mieux que cette terne réputation. La production est superbe et les cadrages précis – qui semblent tous inspirés de la peinture classique – sont rehaussés par un Technicolor soyeux. *Daisy Miller* fait l'effet d'un kaléidoscope, dont les facettes, d'abord lumineuses, sont peu à peu gagnées par les ombres.



« *Que peut-il y avoir au monde qui vous rende si grave ?* »

LA TOUCHE SUISSE

Frederik et Daisy font connaissance à l'Hôtel des Trois Couronnes de Vevey. Le lac Léman, qui lui fait face, est le témoin privilégié de leur frémissement amoureux. La visite du château de Chillon constitue l'apogée de leur complicité : le couple y évolue seul, comme à l'abri du monde. Cette image idéalisée du monument historique vient s'opposer à celle du Colisée de Rome, austère et menaçante, qui verra leur dernière rencontre.

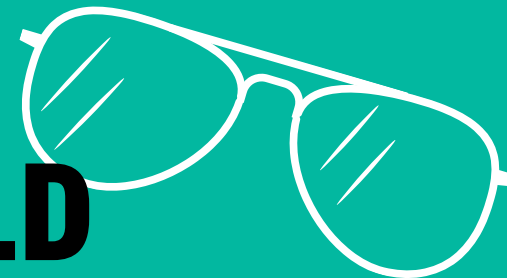
Mais la Suisse n'est pas seulement pour Frederik et Daisy un paradis perdu. Elle est aussi l'un des symboles de cet esprit européen qui les sépare. Genève, qu'on ne voit pas à l'écran, mais dont il est souvent question, est le lieu de résidence de Frederik. C'est là qu'il a forgé son esprit et adopté les conventions du Vieux Continent, auxquelles Daisy n'adhère pas. C'est donc une Suisse à deux visages que propose *Daisy Miller*, à la fois terre d'un sentiment naissant et obstacle insurmontable à son épanouissement.

POURQUOI LE (RE)VOIR

- ★ Un film aussi gracieux que cruel
- ★ Une reconstitution historique plastiquement superbe
- ★ Une production mal-aimée, qui mérite d'être réhabilitée



BOBBY DEERFIELD



RÉALISATEUR Sydney Pollack

AVEC Al Pacino, Marthe Keller, Anny Duperey

GENRE Drame

PAYS États-Unis

ANNÉE 1977

DURÉE 2 h 4 min

LIEU Loèche-les-Bains

Un coureur de Formule 1 rend visite à l'un de ses amis en convalescence dans un sanatorium de Loèche-les-Bains. Il y fait la rencontre d'une femme, mais ignore qu'elle est atteinte d'une maladie incurable.

L'AVIS

Mal-aimé à sa sortie, en particulier aux États-Unis, *Bobby Deerfield* ne mérite pas sa réputation en demi-teinte. Son pitch, qui semble annoncer un film de sport mêlé d'un mélo tire-larmes, a des allures de malentendu. Il n'est ni l'un ni l'autre. Ceux qui viendront y chercher une plongée dans l'univers des courses automobiles en seront pour leurs frais ; elles ne s'étendent pas sur plus de cinq minutes. De même, il se tient à distance

de tout pathos. La maladie est ici une réalité avec laquelle il faut composer, bien plus qu'un élément destiné à faire pleurer dans les chaumières. Les dernières scènes sont d'ailleurs d'une grande sobriété, la caméra ayant la pudeur de se retirer sans bruit lorsque le personnage de Lillian s'éteint.

Que trouve-t-on, alors, dans *Bobby Deerfield* ? Une romance d'une grande subtilité, avant tout. Celle-ci doit beaucoup à son duo d'interprètes. Marthe Keller modèle à merveille cette femme insaisissable, dont la folie douce est moins une coquetterie qu'une authentique manière d'être au monde. Mais c'est surtout Al Pacino, dans l'un de ses rares rôles romantiques, qui touche au cœur. Il étonne par sa sensibilité dans le rôle d'un homme prosaïque et méthodique qui, au contact d'une femme

qui ne répond à aucun code qu'il connaisse, découvre soudain sa propre intériorité.

Pollack étudie leur lente découverte de l'autre avec la minutie d'un artisan. Pas à pas, taillant dans la matière scène après scène, il fait ressentir les infimes variations d'un sentiment naissant. Le film ne recherche jamais la « grande scène », le climax, le déferlement des passions. Sa

beauté vient à l'inverse de sa constance et de sa douceur. Du Valais à la Toscane, chaque rencontre entre Bobby et Lillian est l'occasion d'un nouveau rapprochement, aussi léger soit-il. En filmant des amoureux qui ne forment jamais un couple, deux êtres qui apprennent à se comprendre sans y parvenir tout à fait, *Bobby Deerfield* offre la peinture bouleversante d'une rencontre qui ne finit jamais.



« *Tu passes ta vie à essayer
de ne pas mourir.* »

LA TOUCHE SUISSE

Le film s'ouvre et se referme à Loèche-les-Bains. La Suisse est utilisée pour sa réputation d'excellence dans le domaine de la santé et permet de marquer l'origine sociale du personnage de Lillian, qui peut accéder à des soins de luxe. La dimension helvétique vient aussi de la présence de Marthe Keller, qui, en dehors d'Ursula Andress, est certainement la Suissesse la plus connue d'Hollywood. *Bobby Deerfield* marque sa rencontre avec Al Pacino, qui sera son compagnon pendant sept ans.

POURQUOI LE (RE)VOIR

- ★ Une romance d'une grande finesse
- ★ Al Pacino et Marthe Keller, intenses et complémentaires
- ★ Les décors suisses et italiens



L'ORCHIDÉE BLANCHE

TITRE ORIGINAL *The Other Love*

RÉALISATEUR André De Toth

AVEC Barbara Stanwyck, David Niven, Richard Conte

GENRE Mélodrame, film noir

PAYS États-Unis

ANNÉE 1947

DURÉE 1 h 35 min

LIEU Alpes suisses



Karen Duncan, une pianiste renommée, se soigne dans un sanatorium suisse. Elle tombe sous le charme de son médecin, tout en étant courtisée par un pilote automobile.

L'AVIS

Relativement méconnu, *L'Orchidée blanche* s'avère pourtant passionnant dans sa manière de s'affranchir des genres. Ce qui aurait pu n'être qu'un mélodrame classique marque par ses accents de film noir. Le film en emprunte largement les codes – éclairages contrastés, personnages insaisissables, situations ambiguës – et réunit deux figures majeures du genre, Barbara Stanwyck (*Assurance sur la mort*, *L'Emprise du crime...*) et Richard Conte (*Quelque part dans la nuit*, *La Femme au gardénia...*).

Karen tombe sous l'emprise du docteur Stanton, aussi séduisant que vaguement menaçant. Elle entend des bruits étranges. Des patientes disparaissent : sont-elles mortes ou simplement parties ? Cette cohabitation entre l'inquiétant et le romantique fait toute la personnalité du film, mais le dénouement ne convainc qu'à moitié. Celui prévu initialement par De Toth, plus cruel et en phase avec le reste du récit, a été refusé par l'équipe de production. Des costumes aux décors, la production est raffinée, et les dialogues sont sophistiqués. Le trio d'interprètes, dominé par Barbara Stanwyck, est impeccable. Quant à De Toth, plus connu pour ses westerns et ses thrillers, il propose ici une mise en scène sèche et directe qui équilibre parfaitement un scénario tortueux. *L'Orchidée blanche* est adapté d'une nouvelle d'Erich Maria Remarque. L'auteur la développera par la suite pour en faire un roman, qui sera lui aussi adapté au cinéma avec *Bobby Deerfield* (voir p. 23).



« *Ici, en un sens, vous êtes une enfant.* »

LA TOUCHE SUISSE

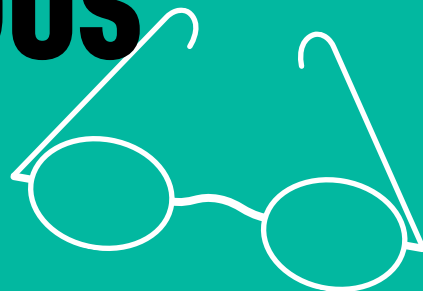
Le film de sanatorium est peut-être le plus spécifique à la Suisse. Avec ses hautes montagnes, son air frais et ses infrastructures de qualité, le pays est la destination phare pour ce type de récit. Le lieu précis n'est ici pas spécifié. Le scénario l'ancre près du « Mont Vierge », qui n'existe pas dans la réalité.

POURQUOI LE (RE)VOIR

- ★ Un insaisissable mélange de genres
- ★ Une production élégante et un excellent trio d'interprètes



A DANGEROUS METHOD



RÉALISATEUR David Cronenberg

AVEC Keira Knightley, Viggo Mortensen, Michael Fassbender

GENRE Drame historique, biopic

PAYS Canada, Allemagne, Royaume-Uni

ANNÉE 2011

DURÉE 1 h 39 min

LIEU Zurich

Le psychanalyste suisse Carl Jung accueille Sabina Spielrein, une nouvelle patiente souffrant d'hystérie. Celle-ci devient rapidement sa maîtresse.

L'AVIS

David Cronenberg, souvent catalogué comme maître du « body horror », est surtout le cinéaste des liens inextricables entre corps et cerveau. Quand ce n'est pas le premier qui fait dérailler le second (*Crash*, *Faux-semblants...*), ce sont les troubles psychiques qui piratent la morphologie (*Chromosome 3*). *A Dangerous Method*, film inattendu mais finalement logique, remonte le fil jusqu'aux origines de la psychanalyse et observe ce que celle-ci a à dire du sujet.

Le film se penche sur trois des plus grandes figures de la discipline : Freud, Jung et Spielrein. Leurs relations sont animées de courants particulièrement

tortueux. Freud voit en Jung son héritier, mais ce dernier le déçoit ; Jung est à la fois le thérapeute et l'amant de Spielrein ; Spielrein et Freud partagent des origines juives dans une Europe où couve l'antisémitisme. Le récit pose sur la naissance de la psychanalyse un regard empli de curiosité intellectuelle, mais aussi discrètement ironique. Viggo Mortensen, en particulier, incarne Freud avec malice, jouant de sa monomanie pour le sexe comme unique prisme d'interprétation des névroses.

Si le sujet de *A Dangerous Method* peut surprendre, c'est aussi le cas de sa forme. Cronenberg, qui a si souvent nourri un imaginaire visuel de la pourriture, propose ici une reconstitution historique à la lumière éclatante. Sous cette surface nouvelle bouillonnent pourtant les mêmes obsessions. Comme le reste de sa filmographie, *A Dangerous Method* est habité d'êtres aux prises avec leurs propres limites, de mondes intérieurs qui échouent à s'accommoder du réel – à moins que ce ne soit l'inverse.



« *Peut-être la sexualité véritable demande-t-elle la destruction de l'ego.* »

LA TOUCHE SUISSE

L'histoire se déroule principalement à Zurich, l'un des berceaux de la psychanalyse, où vit et exerce Jung. La ville y est filmée comme un lieu de quiétude, incarnée par les eaux calmes du lac sur lequel navigue le médecin, et qui s'oppose aux troubles des protagonistes.

POURQUOI LE (RE)VOIR

- ★ Une plongée aux origines de la psychanalyse
- ★ Un film à la fois cohérent et atypique dans l'œuvre de Cronenberg